

La leçon

Louis-Nicolas Trépanier

Number 114, Fall 2007

Sécurité / Surveillance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14126ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Trépanier, L.-N. (2007). La leçon. *Moebius*, (114), 135–140.

LOUIS-NICOLAS TRÉPANIÉ

La leçon

Le voyageur marocain Ibn Battuta raconte s'être éveillé, un matin de 1331, au pied d'une forteresse d'Asie Mineure. Sa caravane ayant bravé les dangers de la route y était arrivé au beau milieu de la nuit. « Lorsque nous arrivâmes au portail, poursuit-il, les habitants nous demandèrent du haut des murs d'où nous venions et pourquoi. Nous répondîmes à leurs questions. À ce moment l'émir du château, Ilyâs Bey, sortit en compagnie de ses soldats afin d'inspecter les environs de la forteresse, par peur des attaques des bandits contre le bétail. Lorsqu'ils eurent reconnu les environs, il laissèrent sortir leur bétail. Et c'est toujours ainsi qu'ils procèdent. »

L'Asie Mineure que décrit Ibn Battuta était une terre de liberté, d'immense liberté. Ce monde serait pour nous un enfer, un enfer que nous ne connaissons fort heureusement jamais.

*

Si vous êtes pris d'une envie irrépressible de cracher sur le soulier de quelqu'un, vous pourriez trouver meilleure occasion de le faire que vers les 2 h du matin dans le quartier où j'habite.

Tenez, pas plus tard que la nuit dernière, j'ai entendu une femme marcher dans la rue, ploc ploc, à pas légers et rapides. Mon quartier est un quartier silencieux ; ceux qui ont le choix évitent de s'aventurer à l'extérieur après le coucher du soleil. Ceux qui ont le choix restent chez eux, tranquilles, en silence.

J'ai donc entendu ces pas, suivis d'une voix masculine. « Hey, beauté... » J'ai tendu l'oreille, essayé de capter sa réponse. Rien. « Bébé, c't'à toé que j'parle, j'ai quequ'chose pour toé... » Ses pas à elle ont accéléré. Dans ceux de l'homme, on pouvait deviner de longues enjambées à dos d'espadrilles, de longues enjambées qui gagnaient du terrain. « *Come on*, mon minou, laisse-toé flatter, j'te jure que tu vas aimer ça... » Elle courait désormais, et il courait à sa suite.

J'ai entendu un tintement de clés, une porte s'ouvrir, la même porte claquer en se refermant. Ce n'est qu'après que ma voisine – car il s'agissait bien d'elle – eut verouillé la serrure que l'homme a atteint le building. Il s'est alors mis à frapper dans la porte en poussant des grognements incompréhensibles. Moins d'une minute plus tard, la porte s'est ouverte devant lui et le silence a repris ses droits sur le quartier.

*

Seul un imbécile pourrait croire qu'aucune loi ne s'applique dans mon quartier. On retrouverait bien vite cet imbécile dans un bain de sang au fond d'une ruelle, avec personne pour témoigner en cour contre ceux dont dont il aurait eu le malheur de croiser le chemin.

Les sources officielles affirment que ce territoire est soumis à l'autorité du Code civil et du Code criminel. C'est faux. La seule loi qui s'applique vraiment est une loi non écrite, celle qui décide qui passera sans être inquiété et qui y laissera son porte-monnaie, son amour-propre ou sa vie.

C'est une loi complexe, certes, mais loin d'être arbitraire comme on le croit dans les beaux arrondissements. Les bourgeois qui descendent ici sont en danger, bien plus que nous, précisément parce qu'ils ignorent les règles. Il faut savoir qui on peut regarder dans les yeux et quand baisser le regard. Il faut savoir à qui on peut acheter son herbe et dans quelles circonstances. Il faut savoir quand il est préférable de traverser la rue pour éviter certaines rencontres et ce qui sera interprété comme un geste de provocation.

Il s'agit d'un long apprentissage, une série de techniques beaucoup plus subtiles que l'on ne pourrait le croire au premier abord. Mais c'est une école où le bonnet d'âne est remplacé par un coup de couteau à cran d'arrêt. Ce n'est qu'après avoir maîtrisé ces techniques au point d'en faire une seconde nature qu'il est possible de respirer un peu.

Ce code de lois non-écrites, cette législation fluide qui permet la peine de mort à chaque instant sans jamais la garantir est un artéfact du passé, une flamme vacillante qui éclaire encore l'immense savoir dont nos ancêtres étaient dépositaires. Un jour, bientôt, des universitaires penseront à nous quand ils écriront l'histoire d'un concept qui leur sera étranger, celui du vol à main armée, avec pour seule source les rapports de police et les images des caméras de surveillance qui ont vu mourir le phénomène. L'âme du quartier aura disparu, comme une tare enfin corrigée.

*

C'était il y a quelques mois, une de ces fins d'après-midi de printemps où le soleil laisse place à la froidure qui monte des congères encore en place. En revenant chez moi j'ai vu la porte du building entrouverte, comme si le chat qui venait d'en sortir tentait de démontrer, une fois pour toutes, l'inutilité des chatières. Je l'ai vu tester du bout d'une patte la surface du perron, avancer de quelques pas vers la neige ramollie, en approcher son museau puis demeurer figé, visiblement surpris par le froid.

« Bonjour ! » ai-je lancé quand j'ai enfin aperçu ma nouvelle voisine qui suivait d'un oeil attentif ces petites expériences thermiques. À sa place j'aurais tout de suite rattrapé mon fauve et me serais réfugié derrière la porte d'acier qui m'avait fait choisir cet immeuble. Précaution élémentaire.

Mais pas du tout. Elle m'a souri et salué puis, lorsque je lui ai affirmé habiter le building, m'a laissé entrer sans faire d'histoire. Elle avait le début de la vingtaine, un bud-

get vestimentaire limité et de grands yeux débordant d'innocence. Je l'ai invitée à prendre un café.

*

Elle s'appelait Maud, venait d'obtenir son diplôme d'infirmière et s'en trouvait criblée de dettes. Elle avait été engagée dans un hôpital voisin dont la réputation d'insalubrité, régulièrement soulignée par les médias, ne semblait pas l'ébranler. Non, m'a-t-elle affirmé avec un sourire, cela lui donnerait encore plus d'occasions d'aider les gens.

Le seul véritable inconvénient de son travail résidait selon elle dans l'horaire irrégulier que lui imposait son statut de nouvelle venue. Elle devait se lever à des heures impossibles et avait de la difficulté à trouver le sommeil lorsqu'elle se couchait au beau milieu de l'après-midi.

— ...et en plus tu dois te promener dans le quartier en pleine nuit... ai-je rajouté

Maud m'a souri comme si je venais d'évoquer un problème inexistant.

— Tsé, y faut faire confiance au gens. Tout le monde cite c'quartier-ci quand y veulent parler de criminalité, mais c'est vraiment exagéré. C'est la police qui gonfle les chiffres ; plus le problème paraît gros, meilleur c'est pour leur budget. En fait, je suis contente d'emménager ici. Je pense qu'on peut organiser une vie de quartier qui repose pas sur la répression policière. On peut vraiment créer quelque chose de nouveau.

Elle rayonnait. À ce moment j'ai senti un poids latéral s'exercer sur mon mollet. J'ai baissé les yeux pour m'apercevoir que son chat s'était infiltré chez moi sans que je sache trop comment.

— C'est le contraire, ai-je affirmé, les yeux fixés sur ceux du félin comme si c'était à lui que je m'adressais, tu viens de t'installer dans une relique du passé, une des dernières zones où le gouvernement contrôle pas encore tout le monde.

J'ai gratouillé la joue du chat en murmurant « minou miou », puis j'ai ramené mon regard vers elle, trop vite pour lui laisser le temps de masquer l'inconfort que mes paroles lui avaient causé.

Elle m'a demandé, sur un ton dubitatif, ce que je voulais dire par là.

— Sais-tu, lui ai-je demandé, pourquoi personne parlait de droit à la vie privée au moyen-âge ? Ça a rien à voir avec le fait que les droits de l'homme ont été inventés cinq siècles après. Non, personne essayait de défendre le droit à la vie privée parce que personne aurait été capable de le menacer. L'État avait toutes les misères du monde à collecter les impôts, et puis l'armée était tout le temps en train de mater des rébellions. La sécurité quotidienne, oublie ça. Les gens vivaient toujours dans la peur qu'un bandit leur saute dessus, même chez eux, parce qu'il y avait personne pour les protéger. Non, la vérité c'est que depuis l'âge de pierre, l'Histoire c'est l'histoire du pouvoir de l'État qui s'étend sans arrêt. Un quartier comme ici, un quartier que la police contrôle pas complètement, c'est sur le point de disparaître. Tiens, je vais te donner un exemple de scène qu'on ne pourrait même pas imaginer aujourd'hui.

Je lui ai raconté l'anecdote d'Ibn Battuta. Après m'avoir écouté attentivement, Maud est demeurée silencieuse pendant quelques secondes puis m'a un peu timidement lancé une question :

— C'était qui ?

— C'était qui qui ?

— Les bandits. De qui y'avait peur, ton voyageur ?

— Je sais pas. Personne sait. Des gens qui auraient capturé la forteresse et imposé leur propre loi si y'avaient été capables, j'imagine. »

Elle m'écoutait, me regardait, mais il était évident qu'elle n'approuvait pas ma réponse. Elle ne semblait pas tant choquée que déçue, comme si elle s'était attendue à plus d'humanité de ma part.

— Tu sais, m'a-t-elle dit sur un ton chaleureux qui lui demandait un effort évident, les gens qui en sont réduits à attaquer des voyageurs comme ça, c'est souvent à cause de la pauvreté. Imagines-tu comment la vie doit être dure quand ton gagne-pain dépend de caravanes qui vont peut-être pas passer ? Quand tu peux te faire tuer juste parce que t'essaies de nourrir ta famille, pendant qu'un autre est

assez riche pour se faire construire une forteresse ? Si ton émir s'était occupé de leur bien-être comme celui de ses vaches, y'aurait peut-être été plus en sécurité.

J'ai éclaté de rire, sans vraiment le vouloir. C'est à ce moment que Maud a regardé sa montre et s'est aperçue qu'elle allait être en retard au travail. Elle a forcé un sourire, m'a remercié pour le café et a quitté mon appartement avec son chat dans les bras, sans avoir perdu ses illusions.

*

Mon quartier est une relique du passé, un monument historique qui perdure à grands coups de poignards et de 9 mm. Bientôt, la violence qui fait sa réputation se résorbera jusqu'à être entièrement sous le contrôle de l'État. Personne ne pleurera sa disparition.

D'ici là, n'importe qui peut y habiter, mais seuls peuvent y vivre ceux et celles qui en connaissent les règles. C'est précisément ce que j'ai voulu expliquer à Maud hier soir.